62e ANNÉE (7e Série) N° 23 5 JUIN 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. S. Thomas d'Aquin, révolutionnaire. — II. Coutumes païennes au Kouango. — III. Dénatalité au Gabon. — IV. Objections aux Etats-Unis contre une ambassade au Vatican. — V. Histoire des relations entre Rome et les Etats-Unis. — VI. Méfiance française et réaction allemande. — VII. L'Eglise en Pologne. — VIII. La persécution en Chine. — IX. Le centenaire de Léonard de Vinci. — X. Révision de nos connaissances astronomiques. — XI. Statistique religieuse aux Etats-Unis.

I

Mme Antonia White nous parle avec émotion de **S. Thomas d'Aquin**, dans le *Month* d'avril 1952. Elle nous dit comment elle fit sa connaissance.

« Mon amour pour S. Thomas, écrit-elle, remonte à l'époque où j'avais environ onze ans. »

Elle ne connaissait de lui, à cette date, que les hymnes du Saint-Sacrement. Elle admirait surtout l'*Adoro Te*, « que l'on m'assure, dit-elle, être plutôt un *Oro Te* ». Elle apprit peu à peu que toutes les prières et les hymnes du Saint-Sacrement étaient de ce grand saint et elle se faisait fort, dès sa jeunesse, de connaître sa « note », le timbre particulier de sa voix, rien qu'en lisant une prière ou une hymne. On lui avait dit aussi que ce saint était un grand théologien du XIIIe siècle et qu'on l'avait surnommé le *Bœuf muet*. Pour sa première communion, on lui offrit un Missel en latin et un recueil intitulé *Dévotions pour la Sainte-Communion*. Elle y découvrit deux grandes prières classiques qui se trouvent au Bréviaire, pour la préparation à la Messe et l'action de grâces. Elle fut frappée de la beauté, de la solidité, de la sobriété de ces prières, qui conviennent particulièrement, pense-t-elle, aux temps où l'on se sent dans la sécheresse et dans l'absence de « dévotion sensible ». Mais ces prières, ajoute-t-elle aussitôt, n'en sont pas moins délicieuses lorsque l'on a un peu de cette « dévotion sensible ». On n'en est jamais las, jamais déçu ; elles ont quelque chose de la largeur de pensées des prières liturgiques, et cependant tout y est humain et tout y répond aux besoins profonds de l'homme.

Quand on est familier, ainsi, avec les prières de S. Thomas, prières dont l'auteur nous donne un exemple peu connu et très remarquable, on a bien de la peine à se figurer que S. Thomas fut, en son temps, considéré comme une sorte de « révolutionnaire ». Il a pris pour nous une physionomie statique, et il ressemble à une statue immobile et grandiose. On pourrait croire qu'il a toujours occupé cette situation de champion impeccable de l'orthodoxie catholique. On se le représente comme une Encyclopédie vivante, universellement admirée et consultée par les cercles ecclésiastiques et par les milieux « bien-pensants » [1].

Et pourtant, il n'en est rien. Il fut toujours soutenu par les papes, il fut toujours l'idole de ses étudiants, mais il fut combattu, attaqué, critiqué par un bon nombre de professeurs, de théologiens, d'évêques et même de membres de son Ordre. On lui reprochait — tenons-nous bien — « l'esprit profane, l'esprit de nouveauté, le matérialisme ». Il fut censuré, trois ans après sa mort, par l'évêque de Paris. Sa figure sereine et massive fut souvent un centre de tempête. A voir l'énormité de son œuvre, et en songeant à la brièveté de sa vie — à peine 50 ans — (1224 ou 1225 à 1274), on pourrait croire qu'il n'avait pas trop de temps à y consacrer, et il se trouve qu'il eut beaucoup à se déplacer, à voyager, à se dépenser en activités diverses.

Son siècle, on le sait, fut très agité, ardent, bouillonnant, tout rempli de controverses. Les chrétiens prenaient conscience de l'immensité de l'univers et de ce qu'il leur restait à faire pour y propager l'Evangile ! Marchands et missionnaires entreprirent de pénétrer chez les Tartares. La science musulmane, fondée sur Aristote, faisait envie à la chrétienté, qui ne connaissait d'Aristote que la Logique. La féodalité voyait monter contre elle un pouvoir nouveau : celui des communes, fondé sur la richesse et la liberté des échanges. La charte communale remplaçait, çà et là, le serment féodal. Un goût de la liberté, de l'art, de la richesse, de la science était dans l'air. Et comme toujours, le monde se partageait en innovateurs et conservateurs. Les centres de fermentation intellectuelle étaient les Universités et, entre toutes, celle de Paris l'emportait puissamment par la renommée de ses professeurs, par le nombre de ses étudiants, par l'indépendance de son esprit. On disait d'elle qu'elle était « le four dans lequel était cuit le pain intellectuel du monde latin ».

Dans ce monde en effervescence, nous avons peine à nous figurer combien l'apparition d'une sorte toute nouvelle d'Ordres religieux fit impression sur les esprits. Les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs, plus connus sous le nom de Dominicains et de Franciscains, furent fondés la même année : 1215. Jusque-là, les abbés des monastères étaient en lutte permanente contre les moines « gy-

[1] En français, dans le texte anglais que nous analysons.

rovagues », c'est-à-dire circulant hors du cloître. Et voici que les religieux de ces nouveaux Ordres sont constamment en mouvement. Ils prêchent, ils enseignent. On les trouve sur toutes les routes, dans toutes les rues des villes. Ils ne vivent pas de leur revenus domaniaux, comme les anciens moines, mais d'aumônes. Ce sont des Ordres « mendiants ». Les vieux moines en sont tout troublés, parfois indignés. Il y a là, pour eux, une concurrence dont ils se plaignent. La jeunesse étudiante surtout se porte vers ces formations neuves : « *Tot viri litterati ad inauditos Ordines convolarunt !* » s'écrie un tenant de l'ancienne formule monastique.

Or, Thomas d'Aquin, au grand scandale de ses proches, avait choisi l'Ordre de St-Dominique ! Lui, un descendant des comtes d'Aquin, né à portée du célèbre monastère du Mont-Cassin, élevé dès son bas âge dans l'enceinte de ce couvent illustrissime ! Lui, dont la famille était apparentée à celle de l'empereur Frédéric II et aussi à celle du roi de France, saint Louis ! Son père Landulphe d'Aquin le destinait à devenir abbé du Mont-Cassin, s'il ne se décidait pas à entrer dans la carrière des armes. Pas du tout, voilà que cet enfant, le huitième de la famille, cet enfant si posé, si calme, si pieux, qui, depuis son enfance, n'était occupé que d'une question — la plus grande de toutes, en vérité — : *Qu'est-ce que Dieu?* voilà qu'il prétendait entrer chez les Dominicains, un Ordre « mendiant » ! Quelle honte pour les siens ! On le lui fit bien voir. Il fut kidnappé, enfermé au château de Rocca Secca, sollicité, tenté, injurié, menacé, éprouvé de toutes les manières. Le pape alla jusqu'à proposer de le nommer abbé du Mont-Cassin, sous l'habit dominicain. Tout fut inutile. Il réussit à triompher de tout cela et ses supérieurs l'envoyèrent à Paris. Il restera 15 ans sans revenir en Italie.

Paris ! c'est l'heure où Notre-Dame toute blanche en sa robe de pierre et de sculptures, entrait en fonction, l'heure où on écrivait le *Roman de la Rose*, où la redécouverte du grec et des chefs-d'œuvre de la Grèce, le contact avec la culture islamique excitaient les esprits. Thomas trouva à Paris un maître encyclopédique, qu'il devait surpasser, mais sans qui sa carrière à lui ne pouvait s'accomplir : Albert le Grand. Et voici qu'il devient maître à son tour. Les étudiants accourent à ses leçons, en raison de leur « nouveauté ».

« Il apportait, dit l'un de ses biographes, de *nouveaux* articles dans ses cours, il instituait une *nouvelle* méthode d'investigation scientifique et développait de *nouvelles* preuves dans son argumentation. Quiconque l'entendait enseigner comprenait qu'il professait de *nouvelles* choses, qu'il résolvait les doutes et difficultés par de *nouveaux* arguments, et ne pouvait s'empêcher de croire que Dieu avait illuminé ce penseur d'une lumière *nouvelle*. »

Mais le plus extraordinaire en tout cela est que ce *novateur* sut si bien toucher au point essentiel des questions, qu'il demeure, en 1952, après six siècles, le rocher inébranlé de la saine théologie et de la véritable philosophie. L'explication de ce fait merveilleux nous est donnée par frère Reginald, son secrétaire et confident, quand il écrit :

« Sa science admirable était due moins au pouvoir de son génie qu'à l'efficacité de sa prière... Il appartient à la sainteté, utilisant les talents naturels, de rendre témoignage à la vérité et de travailler à établir le royaume suprême de la vérité. »

Voilà une conception à laquelle la science aurait grand besoin de revenir !

II

Sous le titre **Ménages chrétiens et coutumes païennes,** l'abbé Bartholomé Gusimana, missionnaire à Kingungi au Kouango, a envoyé une note curieuse, que publie la *Revue du Clergé africain*, au Congo belge, en son n° de mars 1952.

C'est un rapide exposé du conflit qui oppose la morale chrétienne aux coutumes païennes, en matière matrimoniale. Dans la conception bantoue traditionnelle, c'est l'intérêt du clan qui domine tout. La personne humaine n'a pas la libre disposition d'elle-même. Elle doit obéir aux usages du clan. Deux qualités claniques dominent les autres : le dévouement au clan et la fécondité. Le mariage est donc chose du clan. Les catholiques eux-mêmes ont bien de la peine à se soustraire aux coutumes tyranniques du clan. Exemple récent. Une jeune fille catholique de 17 ans a obtenu son diplôme d'institutrice. Rentrée au village, elle entend son père lui dire : « Tes fiançailles sont réglées ; tu épouses un Tel. — Je n'en veux pas ! s'écrie-t-elle. — Nous avons déjà reçu la dot : il faut te soumettre ! — Ce n'est pas possible : c'est mon cousin et de plus c'est un illettré. — Peu importe, tu l'épouseras, lui, ou personne ! »

La jeune fille désolée écrit au missionnaire pour réclamer sa protection. Le père est convoqué. Le missionnaire a beau lui représenter la gravité du mariage catholique, son caractère irrévocable, la nécessité pour un père de laisser la liberté à sa fille, le père ne veut rien entendre. « S'il en est ainsi, s'écrie la fille en pleurant, je préfère ne pas me marier ! » A force d'instances, le père finit par se laisser fléchir, mais sa ténacité est bien la preuve de l'emprise de la coutume sur les mœurs, même chez les convertis !

Ces coutumes ne sont pas moins tyranniques, quand il s'agit de procéder au mariage. Elles imposent des rites considérés comme obligatoires, et qui se font, en pays bantou, aux carrefours ou bifurcations des routes. Leur but et d'attirer la protection des ancêtres, à qui il appartient de présider à la fécondité des foyers et aux naissances des enfants. Le fiancé fait à l'oncle de la jeune fille le don d'une chèvre appelée « *nkombo nsiku* ». Au jour dit, on se rend à la bifurcation. L'oncle maternel, accompagné des fiancés, dépose une natte ou un autre objet de literie, sur le sol. Des membres du clan sont présents. L'oncle prend la chèvre, et la fait passer un certain nombre de fois sur la natte, puis elle est égorgée en l'honneur des ancêtres. L'oncle trempe son doigt dans le sang de la victime et trace des signes rituels sur le front et la poitrine du jeune homme. Il en fait autant pour la jeune fille, en y ajoutant une onction sur le ventre. A chaque onction il dit la formule :

« Soyez féconds et accroissez notre clan ».

La chèvre est alors distribuée et les fiancés reçoivent pour leur part la tête qu'ils sont tenus de manger à eux seuls. En certaines régions, d'autres rites sont accomplis, l'oncle appuie sur chaque

partie du corps, même sur celles que la pudeur interdit de nommer, un fétiche spécialement réservé à cet usage. Si les fiancés, devenus chrétiens, refusent de se soumettre à cet usage, des parents restés païens accompliront les rites à leur place !

« J'ai rencontré, écrit le missionnaire, le cas d'une jeune femme qui, après son mariage, refusa de se rendre chez son mari, pour le seul motif que le rite de la chèvre n'avait pas eu lieu. »

Après le mariage, le clan est très attentif à la venue des enfants. L'enfant est, en effet, la propriété du clan. Il représentait jadis une valeur économique : un clan endetté se libérait en vendant ses enfants. La naissance de jumeaux est considérée comme une aubaine, qui donne lieu à des pratiques superstitieuses, auxquelles bien peu de chrétiens ont le courage de se dérober. Un mariage sans enfant aura peine à se maintenir. La femme sera reprise par le clan et remise à un autre, qui sera jugé capable de lui donner une progéniture. Pour parer à ce danger, un mari n'hésitera pas à livrer en secret sa femme à son frère ou même à un voisin, pour la rendre mère ! Les morts, si fréquentes chez les enfants, son imputées soit à l'inconduite du mari, soit à l'omission de formalités traditionnelles religieuses au moment du mariage. En ce cas, le mari sera obligé de se soumettre à ces formalités. L'épouse devra faire devant le clan la confession nominale de tous les hommes avec qui elle a eu des relations charnelles, et ces hommes seront condamnés à payer à l'oncle une amende de 50 à 100 francs (belges).

On voit combien il est difficile d'extirper ces traditions invétérées et superstitieuses. Il faut d'autant moins en être surpris, qu'il s'est passé la même chose, chez nous, au haut Moyen Age, et que la survivance des pratiques superstitieuses anglo-saxonnes, franques ou même gauloises, peut être suivie dans les textes des synodes et conciles, durant de longs siècles. La pratique de la sorcellerie n'a même pas, de nos jours, entièrement cessé, en nos vieux pays chrétiens devenus parfois bien incroyants pour les dogmes, mais restés bien crédules pour certaines pratiques aux origines païennes.

Le missionnaire, en Afrique, a donc beaucoup à lutter pour libérer le jeune homme chrétien et surtout la jeune fille des coutumes ancestrales réprouvées par la morale évangélique. Il faut qu'ils apprennent à mettre leur confiance uniquement dans les grâces que leur apporte le sacrement de mariage.

III

Au même numéro de la même revue, je trouve les notes suivantes sur la **Dénatalité au Gabon.** C'est peut-être le plus grand mal dont souffre actuellement ce vaste pays. En effet, grand comme la moitié de la France, il ne compte que 390.000 habitants. Pour un foyer ayant un ou plusieurs enfants on en trouve près de vingt qui n'en ont pas un seul. Ce phénomène catastrophique est surtout sensible dans les villes et dans les chantiers de mineurs ou de bûcherons de la forêt équatoriale.

Or, la raison de cette dénatalité n'est pas à chercher dans l'indifférence des Gabonais, hommes et femmes, pour les enfants, ni, comme il arrive en Europe, à une limitation volontaire des naissances. Avoir des enfants est non seulement une gloire, mais encore une richesse, spécialement s'il s'agit d'une fille, car elle ne sera mariée que contre une dot avantageuse pour ses parents. Et surtout le clan, la race, comme nous venons de le voir au Kouango, veulent être prolongés. Leur avenir repose sur les enfants, comme partout ailleurs. Aussi que ne fait-on pas pour avoir des enfants ? Les infortunés dont le foyer est stérile iront voir médecins et féticheurs. Toute opération chirurgicale capable de provoquer la stérilité est regardée comme déplorable et on la retardera jusqu'aux dernières limites du possible.

Les vraies causes de la dénatalité, les voici :

1° Dans les villes et les chantiers, beaucoup d'hommes vivent seuls, soit qu'ils aient laissé leur femme au village natal, soit qu'ils n'aient embrassé leur métier que dans l'espoir de gagner la dot de leur future épouse.

2° Une autre cause de la dénatalité, chez les Gabonais, non-chrétiens, c'est la *multiplicité des divorces* pour les raisons les plus futiles. Une femme dira en elle-même : « Si je trouve un mari plus riche que le mien, je divorcerai. » Le mariage entre les non-chrétiens est essentiellement instable. Lorsqu'un missionnaire en vient à baptiser un homme ou une femme, il a souvent bien de la peine à savoir qui est le véritable conjoint, à supposer qu'il y en ait un vrai !

3° Autre cause de dépopulation infantile : *le manque d'hygiène* autour de la grossesse des mères. On cite le cas d'une femme que son mari force à porter une poutre énorme, qui, par suite de cet effort, accouche avant terme, et qui meurt avec son enfant.

4° *L'abus de l'alcool* est encore une cause sérieuse de la plaie dont nous parlons. On boit de tout et en quantités croissantes. Certains Gabonais dépensent en boissons alcoolisées un bon tiers de leur salaire. Ils comptent sur la plantation de leur femme, pour faire vivre toute la famille, et s'ils n'ont pas de plantation, ils préfèreront se priver de nourriture plutôt que de leur petit verre d'alcool. Pour remédier à de tels abus, les directeurs de chantiers ont dû en venir à servir, chaque jour, à l'ouvrier une ration alimentaire, une demi-ration à sa famille, en retenant le montant du tout sur le salaire.

5° Une dernière cause de dénatalité est l'*immoralité précoce* des enfants, garçons et filles, immoralité que les parents considèrent comme normale et ne méritant pas une correction. De là découle une stérilité croissante chez les habitants du Gabon.

Quant aux remèdes à opposer à toutes ces causes de déchéance raciale, il n'y en a guère qu'un seul. L'Administration voit bien le mal, elle le regrette, mais dans l'état actuel des lois, elle se sent impuissante. Les directeurs de chantiers voudraient bien également agir, mais il leur est impossible d'attendre que les jeunes ouvriers soient mariés pour les embaucher. En sens contraire, on l'a vu, ce sont les jeunes qui s'embauchent le plus volontiers pour gagner la dot de leur femme future.

L'unique remède efficace est la Mission.

« C'est un fait constaté un peu partout que les jeunes gabonaises ayant reçu à l'Internat de la Mission

une solide formation prénuptiale ont des enfants dans les premières années qui suivent leur mariage. Beaucoup de familles, même non-chrétiennes, mettent leur fille à la Mission, pour cette seule raison. Malheureusement, le nombre des places dans les Internats missionnaires est limité et ne répond pas aux besoins de toute la jeunesse gabonaise. »

Il est clair qu'il faut commencer par l'éducation des futures mères. Il faut faire entrer dans le cœur des jeunes filles le respect du mariage indissoluble, leur faire comprendre le sens d'un amour qui, une fois donné, ne se reprend plus. Il faut reconnaître que le contact des Gabonais avec les Européens a beaucoup amélioré le sort de la femme. Elle n'est plus la simple bête de somme d'autrefois, elle est devenue la compagne et l'épouse. S'il y a eu de mauvais exemples de la part de certains Européens, dans l'ensemble, ils ont su faire rayonner leur foi chrétienne et montrer par l'exemple de leur vie ce que doit être une vraie vie chrétienne. L'Agence *Fides*, dont on sait la solide information et la haute impartialité, a conféré à toutes ces constatations le poids de son incontestable autorité.

IV

Il est très souvent question, dans les informations d'agences, d'un représentant des Etats-Unis auprès du Saint-Siège. Le président Roosevelt, ne voulant pas s'opposer de front aux objections protestantes, avait accrédité auprès du pape un représentant personnel. Son successeur, M. Truman a imité son exemple. Il a été récemment question de faire mieux encore et d'envoyer un ambassadeur proprement dit au Vatican. Le nom du général Mark Clark fut prononcé à cette occasion. Mais l'opposition sourde du Congrès a fait ajourner provisoirement ce projet. Il reste l'un des objets controversés de la politique intérieure aux Etats-Unis, tout comme chez nous les subventions à l'école libre.

Les catholiques font campagne, cela va de soi, en faveur de l'ambassade. Le *Catholic Home Journal*, édité par Urbal Adelman, de l'Ordre des Frères mineurs, a publié à part une note très solide intitulée précisément **Ambassadeur à l'Etat de la Cité du Vatican.** Voici les principaux arguments de cette étude très vigoureuse.

— 1° Il y a 44 nations représentées au Vatican, soit 19 ambassadeurs, 20 ministres, 5 chargés d'affaires. En 13 de ces nations, les catholiques ne sont qu'une minorité. Même des Etats non-chrétiens, quels que l'Egypte, l'Inde, la Syrie, etc., ont des représentants. Est-ce à l'Amérique de suivre l'exemple de la Russie qui se maintient dans l'hostilité déclarée envers le Vatican ?

— 2° L'opposition à l'ambassade n'est qu'une survivance de sentiments périmés, à savoir de l'esprit anti-catholique, au sein de la nation américaine.

— 3° Les opposants ne représentent pas *tous* les protestants, mais ne constituent qu'une minorité bruyante parmi eux. Une protestante, Dorothy Thompson, fille d'un ministre protestant, n'a pas craint de dire d'eux :

« Beaucoup de protestants s'affairent à dénoncer l'Eglise catholique, parce qu'ils n'ont pas d'autre témoignage à donner de leur foi que leur anti-catholicisme. » **Un tel protestantisme ressemble au « sépulcre blanchi ».**

Voyons maintenant les objections et les réponses à y faire :

1° L'ambassade serait anticonstitutionnelle, car elle est contraire au principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

— Réponse : Les opposants les plus décidés à l'ambassade ont renoncé à cette objection, depuis qu'elle a été pulvérisée par les juristes les plus éminents en matière constitutionnelle. Au surplus, si l'objection était juste, elle vaudrait aussi contre l'envoi d'un ambassadeur en Angleterre, où l'Eglise anglicane est un principe de l'Etat, ou en Suède, qui est un Etat officiellement luthérien, ou en Israël. La Constitution s'oppose à ce qu'il y ait, aux Etats-Unis une « Eglise officielle ou établie », mais l'envoi d'un ambassadeur n'est pas un acte législatif et encore moins un acte rendant « établie » une Eglise quelconque.

2° L'ambassade serait non-américaine et rendrait un mauvais service aux catholiques eux-mêmes, car les « princes de l'Eglise » en ce cas seraient considérés comme « agents d'un pouvoir étranger ».

— Réponse : Cette objection formulée par Blanshard est une menace. Or, le plus petit enfant sait que les évêques américains ne sont pas citoyens de la cité du Vatican. Si les évêques l'étaient, les prêtres et les fidèles le seraient également. Par suite, tous les catholiques d'Amérique devraient être considérés comme « sujets étrangers », et ne pourraient être soumis au service militaire. Ce qui est « non-Américain » c'est de vouloir mettre hors de la citoyenneté américaine tous les catholiques, soit environ 20 % des citoyens américains, plus exactement 18 %. Sait-on que malgré ce pourcentage, lors de la dernière guerre, où les volontaires abondaient, il y eut 31 % des soldats qui étaient catholiques ? Il faut être assez borné pour ne pas savoir distinguer une allégeance *spirituelle* d'une allégeance *civique !*

3° La question de l'Ambassade divisera le peuple américain.

— Réponse : Cette division est tout artificielle, elle vient moins des catholiques et de l'ambassade que de l'esprit d'opposition vieillotte de certains protestants. Il est en leur pouvoir de la faire cesser, quand ils voudront. Pourquoi une ambassade américaine diviserait-elle davantage la nation que ne le fait une ambassade en Angleterre, en Norvège, en Suède ou au Danemark ?

4° L'ambassade est inutile, même pour coordonner la lutte contre le communisme.

— Réponse : Cette objection est fondée sur l'idée fausse qu'un pays comme le nôtre ne court aucun péril communiste. Il n'y a aucun péril, en effet, en Irlande, en Belgique, au Portugal. Mais dire qu'il n'y en a pas en Amérique est inexact.

5° Cette ambassade va contre la volonté de la majorité.

— Réponse : Cela n'est pas prouvé. Les plus importants journaux : *New-York Times, Washington Post, New-York Daily News, Memphis Appeal, Detroit Free Press*, etc., approuvent l'idée d'ambassade. Un bon nombre de sénateurs et de hauts fonctionnaires sont dans le même cas. Le Sénat du

Massachussetts qui est composé de 20 protestants, 19 catholiques et un juif, a voté pour l'ambassade.

6° Notre ambassadeur en Italie peut très bien remplir l'office auprès du Vatican également.

— Réponse : Il suffit d'être tant soit peu au courant de la diplomatie pour comprendre l'absurdité de cette affirmation. Le Vatican est un Etat. L'Italie en est un autre et ils peuvent être, diplomatiquement aussi éloignés l'un de l'autre que Le Caire l'est de Londres.

7° Alors, c'est l'invasion du romanisme en Amérique !

— Réponse : Eh quoi ? M. Truman, qui est baptiste, aurait choisi comme ambassadeur le général Clark, qui était épiscopalien ; et tous deux étaient francs-maçons du 33e degré. Ni les évêques américains, ni les catholiques n'avaient été consultés, et l'on oserait dire que cela constituait une invasion du romanisme en Amérique ! Pourquoi pas une invasion du baptisme, de l'épiscopalianisme et de la maçonnerie au Vatican ? Oh ! logique.

8° Il y a tout au moins une approbation implicite du catholicisme.

— Réponse : Pas plus que la présence d'un ambassadeur américain à Moscou n'est une approbation du communisme.

9° Ce serait un acte de faveur envers le catholicisme.

— Réponse : Pas plus que la présence au Vatican d'un envoyé de Tito ! Tito n'a pas supprimé l'ambassade auprès du Vatican et demeure un communiste persécuteur de l'Eglise en Yougo-Slavie. La diplomatie est d'ordre politique et non d'ordre religieux.

10° Nous allons donner au Vatican une voix puissante dans notre politique étrangère.

— Réponse : Le but de l'ambassade n'est pas de fortifier l'influence du Vatican, mais de fortifier l'influence de l'Amérique, qui doit être partout présente, autrement à quoi sert notre département d'Etat ?

11° Le but du président n'a été que de gagner des voix catholiques.

— Réponse : Une telle affirmation se réfute elle-même. Si la majorité de la population était contre l'ambassade, quel serait donc cet habile calcul : de gagner des voix d'un côté, en se mettant à dos la majeure partie des votants ! Le président n'a fait que montrer sa largeur d'esprit et il a fait acte de véritable homme d'Etat.

En conclusion, l'article que nous venons d'analyser indique sept avantages importants en faveur de l'ambassade : avantage *diplomatique*, pour le pays qui doit se trouver partout où les grands problèmes mondiaux sont examinés ; — *humanitaire*, car le Vatican est au moins cela : un centre d'intérêt pour la misère humaine ; — *américain*, car l'influence du Vatican est considérable dans le monde ; — *pour la paix*, car le Vatican est l'une des principales puissances de paix, sur la terre ; — *contre le communisme*, car le président a déclaré qu'il est de notoriété publique que le Vatican est en lutte contre le communisme ; — *avantage moral*, car le Vatican n'a pas d'armée ; il n'est qu'une puissance spirituelle et morale ; mais il est bon qu'une telle puissance soit reconnue comme de haute importance ; — *avantage auprès de Dieu.* Sans Dieu, tous les efforts des hommes sont vains. Il est sûr que nulle puissance religieuse au monde ne peut être comparée à celle du pape !

V

La question que nous venons d'étudier semble aux catholiques des Etats-Unis si grave qu'ils lui consacrent de nombreux articles. Dans *The American Ecclesiastical Review* de janvier 1952, Alfred C. Rush, rédemptoriste, a traité du même sujet, sous un angle différent. Il a fait **l'historique des relations des U.S.A. avec le Vatican,** depuis la formation de l'Etat nord-américain.

Dès 1784, au lendemain du traité de Paris, ce fut le Vatican qui prit l'initiative des rapports avec la nouvelle République. Le nonce à Paris écrivit une lettre aux négociateurs du traité pour leur annoncer que le gouvernement papal ouvrait ses ports aux vaisseaux du nouvel Etat. Ce ne fut cependant qu'en 1797 qu'un Italien, Giovanni Sartori, écrivit à Robert Morris, qui était une sorte de ministre du Commerce aux U.S.A., pour lui dire qu'il était de l'intérêt de son pays d'avoir un consul à Rome. Il s'offrait pour remplir cette mission et fut ffeectivement nommé le 26 juin 1797. Ce fut le premier consul américain dans l'Etat pontifical. Il eut constamment des successeurs. Jusqu'à 1870, date de la prise de Rome par les Italiens, on compta 11 consuls américains auprès du pape. Ils furent traités par les papes avec la plus grande distinction. Notre article cite de nombreux rapports de ces consuls se félicitant de la courtoisie pontificale à leur égard.

« Notre consul à Rome, écrivait Nicholas Brown à James Buchanan, alors Président des U.S.A., est admis aux cérémonies dans lesquelles le pape officie en personne, dans les mêmes conditions que tous les autres diplomates, protestants et catholiques, et la même courtoisie est observée dans toutes les réceptions publiques ou privées de Sa Sainteté, courtoisie qui ne s'applique pas cependant à tous les autres consuls présents à Rome » (24 avril 1847).

Cependant le même Brown fut le premier à être en difficultés avec le pape, car il épousa avec ardeur la cause de l'éphémère République romaine de 1849. Il se disait alors certain que la papauté était « tombée, moralement finie, pour toujours ! » Son gouvernement n'approuva pas ses indiscrétions, et le releva de ses fonctions. A part cet incident, les relations consulaires entre la République américaine et le gouvernement papal se déroulèrent dans un esprit de mutuelle compréhension et de respect réciproque. Les consuls envoyés par les Etats-Unis furent tous des hommes capables et tolérants [2]. Du côté pontifical, il y eut aussi des consuls accrédités en Amérique.

Mais les relations consulaires ne furent pas les seules, entre les deux Etats. En effet, à l'avènement de Pie IX, il se produisit une évolution remarquable dans la politique papale. Le nouveau Pontife, proclama une amnistie générale, la consti-

[2] Notre article emprunte tous ses renseignements à l'ouvrage définitif de L. Stock, *Relations Consulaires entre les Etats-Unis et les Etats pontificaux. Instructions et Dépêches* (en anglais), Washington, 1945.

tution d'un Conseil d'Etat consultatif, comprenant des représentants laïques de Rome et des provinces, la formation d'un Cabinet dirigé par Rossi, comme premier ministre, la réduction des tarifs, la restriction des monopoles, la réforme de la censure des journaux. La presse américaine proclama le pape un champion du libéralisme et de la démocratie. Le *New-York Herald* affirma que le président devrait envoyer à Rome un *chargé d'affaires* ou un ambassadeur. Et l'on exprimait une préférence pour la seconde solution, comme plus respectueuse pour le pape et plus convenable pour la dignité du peuple américain. La *Tribune* provoqua une démonstration publique en ce sens, qui eut lieu le 29 novembre 1847. Le Président des U.S.A. était alors James Knox Polk. Les Américains résidant à Rome lui adressèrent une lettre pressante pour l'envoi d'un ambassadeur. Cette demande fut prise en considération. Polk glissa parmi beaucoup d'autres questions contenues dans son message du 7 décembre 1847, au Congrès — pour employer la savoureuse expression de notre article — il « sandwitcha » le problème de l'ambassade au Vatican, dans les termes suivants :

« Le Département d'Etat a établi un devis pour couvrir la dépense de l'ouverture de relations diplomatiques avec les Etats pontificaux. Les intéressants événements politiques en cours dans ces Etats, aussi bien que la considération légitime de nos intérêts commerciaux, ont, à mon sentiment, rendu cette mesure hautement expédiente. »

Au Congrès une opposition venant d'une minorité, mais se traduisant en termes très amers, se produisit contre cette proposition. On objecta que le Président voulait gagner les suffrages catholiques, que c'était là une matière purement religieuse, que nos relations commerciales n'exigeaient aucunement une telle mesure. Finalement, on discuta pour savoir si l'on enverrait un *chargé d'affaires* ou un ministre. Il y eut un discours violent de Lewis C. Levin, représentant de Pennsylvanie. Mais le Congrès n'en vota pas moins l'envoi d'un *chargé d'affaires* [3], par 137 voix contre 15. Au Sénat, après un débat beaucoup plus digne, la résolution fut approuvée par 36 voix contre 7. La majorité était donc, dans les deux Chambres, considérable, en faveur de la représentation diplomatique au Vatican. Le premier *chargé d'affaires* américain à Rome, en 1848, fut Jacob L. Martin. Et il est intéressant de relire les instructions qui lui furent données par le Département d'Etat :

« Il y a une considération que vous devez toujours avoir devant les yeux dans vos rapports avec les autorités papales. Un grand nombre, sinon tous les gouvernements qui ont des représentants diplomatiques à Rome sont reliés au pape, en tant que Chef de l'Eglise catholique. Sous ce rapport, le gouvernement des Etats-Unis occupe une situation entièrement différente. Il ne possède aucun pouvoir quel qu'il soit sur la question de religion. Toutes les dénominations de chrétiens sont, dans ce pays, sur le même pied, et tout citoyen jouit du droit inestimable de rendre un culte à son Dieu selon les prescriptions de sa conscience. Vos efforts seront donc exclusivement consacrés au maintien des relations civiles les plus amicales avec le Gouvernement papal, et à l'extension du commerce entre les deux Etats. Vous éviterez avec soin jusqu'à l'apparence d'une intervention dans les questions ecclésiastiques, qu'elles aient rapport aux Etats-Unis ou aux autres Etats du monde. Il serait à propos, si vous en jugez ainsi, de faire connaître ce point de vue, à l'occasion, au Gouvernement papal en sorte qu'il n'y ait sur ce point ni erreur ni malentendu. »

Le premier rapport de Martin exprime une satisfaction sans mélange de l'accueil de Pie IX. Mais il mourut d'apoplexie à Rome, le 26 août 1848. Il devait avoir, jusqu'à 1868, six successeurs ; mais dès 1853, le chargé d'affaires, qui était Lewis Cass, fut élevé au grade de ministre résident.

La position du gouvernement papal devint délicate, au temps de la Guerre de Sécession (1861-1865). Les « Confédérés » ou Sudistes, voulurent être représentés au Vatican ; ils envoyèrent auprès du pape l'évêque de Charleston, Lynch. Le ministre résident américain était alors King ; il demanda au cardinal Antonelli ce qu'il y avait de vrai dans la rumeur selon laquelle Lynch était ambassadeur des « Confédérés ». Antonelli répliqua que l'évêque Lynch n'avait jamais été ni reconnu, ni reçu en cette qualité. La loyauté du gouvernement papal, en cette circonstance, fut donc totale.

En 1868, la politique des U. S. A. en face de l'Italie s'emparant des Etats du pape, fut celle de non-intervention. Sans doute, les U.S.A. étaient de cœur contre l'absolutisme et pour le développement de l'esprit constitutionnel ou démocratique, mais ils respectèrent la neutralité. Mais, quand le pape fut sur le point d'être privé de ses Etats, en dépit du désir du ministre résident King de rester en fonctions, le Congrès supprima les crédits par 82 voix contre 18, sur de fausses rumeurs selon lesquelles le pape avait mis hors la loi l'Eglise protestante américaine, dans ses Etats. King dut donc se démettre de sa charge, et les relations diplomatiques ne furent plus exercées, jusqu'en 1870, que par le consul américain à Rome, Cuhsman King, de retour aux Etats-Unis, ne cessa de protester contre les rumeurs absurdes qui avaient amené sa démission et l'avaient empêché de prendre correctement congé des autorités pontificales, dont il n'avait jamais eu à se plaindre. Il constata d'ailleurs amèrement que ses rectifications n'obtenaient pas le moindre résultat. Le grand champion des hostilités américaines envers le Souverain Pontife était alors Thaddeus Stevens, que l'historien américain S. Morison a déclaré « l'un des caractères les plus déplaisants de l'histoire d'Amérique ».

« Est-il magnanime de notre part, écrivait King, d'abandonner le Souverain Pontife en cette heure d'infortune pour lui ? Serons-nous la première parmi les nations civilisées et chrétiennes à frapper ce coup contre le Saint-Siège ? »

Et il rappelait que le gouvernement papal n'avait eu envers le gouvernement américain que de bons offices, notamment lors de l'assassinat de Lincoln.

Chose curieuse, si la légation américaine auprès du pape se trouva supprimée par le départ de King, le Département d'Etat refusa toujours d'accéder à la demande du consul italien à Washington, en vue du retrait de l'*exequatur* américain au consul du pape, alors en fonction à New-York. En somme,

[3] Le mot *chargé d'affaires* est toujours en français et toujours en italique, pour cette raison, dans le texte anglais que nous analysons.

l'envoi d'un ambassadeur américain auprès du pape serait conforme aux traditions américaines les plus sûres et nullement contraires à la Constitution du pays. C'est le moins qu'on puisse dire !

VI

Parmi les problèmes les plus difficiles de la politique internationale actuelle, il faut ranger celui de la constitution de l'Europe, et dans ce problème celui des rapports entre la France et l'Allemagne. La visite récente du cardinal Gerlier à Cologne a permis des manifestations importantes de compréhension mutuelle. Mais il existe encore trop de manifestations en sens contraire. M. Robert d'Harcourt nous en parle, dans *La Revue des deux-mondes* du 1er avril 1952, sous le titre **Méfiance française, réaction allemande.**

Il s'est produit, en effet, à la Chambre française, à l'occasion du récent débat sur l'armée européenne, des discussions si passionnées contre le réarmement allemand, que certains Allemands, trop prompts peut-être à oublier les excès de la dernière guerre, en ont été profondément déçus. Rien de plus délicat, en effet, que ces *responsabilités collectives* que les peuples se jettent les uns aux autres. Combien d'Allemands ne se sont jamais senti solidaires des crimes des nazis et les ont détestés comme nous ! La méfiance française est, pour ces Allemands, un sentiment qui les blesse, qui les navre, qui leur paraît empoisonner les relations européennes. Mais, il nous accusent volontiers de *retarder* sur la marche de l'histoire. En un temps où l'on parle si souvent de l'accélération de l'histoire, c'est le Français qui s'attarde dans le passé révolu !

« Vous êtes toujours en retard sur les faits, nous dit-on, et ce décalage avec l'Histoire est une des grandes causes de vos mauvais aiguillages politiques. Vous vous obstinez à croire que l'Allemagne en est encore au temps de la « guerre fraîche et joyeuse » et qu'elle continue à ne rêver que plaies et bosses. Avec une merveilleuse ténacité vous continuez à voir dans l'Allemand l'ogre des images d'Epinal. Comment ne voyez-vous pas chez nous une transformation qui pourtant crève les yeux ?... »

Et ils se demandent ce que font ceux qui ont pour métier d'informer la nation. Au surplus, ajoutent-ils, ce n'est pas seulement sur l'Allemagne que vous vous trompez, mais sur la politique universelle, sur les dangers que court la civilisation, sur l'ennemi N° 1, qui vous menace !

Certains Allemands essaient cependant de nous comprendre et d'expliquer à leurs compatriotes notre état d'esprit. Ils voient notre peuple oscillant sans cesse entre les deux pôles du sentiment et de la raison ! Et ils adjurent les Allemands de ne pas se froisser outre mesure d'expressions où il ne faut voir que le « rhumatisme » de nos souffrances récentes ! Malheureusement, tous les Allemands ne sont pas aussi compréhensifs. Ils déclarent que notre méfiance est incurable, qu'il n'y aura jamais moyen de s'entendre, que c'est peine perdue que d'attendre de nous une réconciliation impossible. Et ils se lamentent de ce que la France, en obtenant une certaine approbation de l'Amérique, fait tomber « sur la tête des Allemands innocents » le poids de son « inextirpable méfiance ».

Un journal de Hambourg, *Die Zeit*, a envoyé un de ses rédacteurs à Paris, pour assister à ce débat irritant devant notre Parlement. Le rédacteur a intitulé son « papier », *Les Revenants*. Il entend par là les hommes d'hier, ceux qui détiennent des poisons que l'on croyait détruits, les vieilles haines que l'on croyait enterrées. Parmi ces « revenants », il y en eut un qui lui causa une émotion insupportable : ce député, revenu mourant des charniers concentrationnaires et criant à une Chambre française, comme un testament, sa volonté « de ne jamais voir ses fils servir dans la même armée que les fils de ses bourreaux. » La vue de ce Français assassiné par les Allemands était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il déclare qu'*il s'enfuit*. Il avait besoin de respirer, dans les couloirs, « une gorgée d'air pur ».

« Cet orateur qui « a la mort dans le regard » est l'incarnation brusquement dressée d'un Passé qu'il faut désespérer de combler. »

En conclusion, M. Robert d'Harcourt déclare regretter profondément ces discussions stériles sur le passé, ces incompréhensions réciproques, et il en donne pour raison que tout cela amoindrit l'influence du chancelier Adenauer, qui s'est donné pour tâche la réconciliation des deux peuples. Les événements marchent trop vite. « Le Français n'est pas au pas de l'Histoire », voilà qui serait grave... Souhaitons que les deux peuples sachent reconnaître tout ce qui doit les unir, afin d'apporter un élément de valeur à l'établissement d'une véritable paix.

Dans la *Vie Intellectuelle* de mars 1952, le mot juste nous semble avoir été dit par A. Frisch, en un court article intitulé *Les Allemands face à leur réarmement*.

« On néglige trop, dit-il, un phénomène entièrement nouveau dans la politique allemande ; c'est-à-dire le fait que la majorité du peuple a rompu avec la tradition militariste et voit, à présent, dans l'uniforme, non pas un symbole d'honneur, mais un habit hautement indésirable. Les fervents de la remilitarisation ne représentent plus qu'une faible minorité, agissant en partie par intérêt personnel... »

L'antimilitarisme allemand, même s'il est considéré comme passager et provisoire, est un fait actuel dont la diplomatie doit tenir compte. La Russie vient de miser sur le militarisme, en offrant, malgré tout ce que nos communistes français ont dit, le droit d'avoir une armée nationale à l'Allemagne unifiée, à la seule condition qu'elle accepte comme définitive la frontière Oder-Neisse. Le fil est assez grossier, et le piège est tellement visible qu'il faudrait être bien naïf pour y tomber. Notons que l'un des arguments les plus habituels de nos communistes a été détruit par l'U.R.S.S. elle-même ! Il appartient aux chrétiens, des deux côté du Rhin, d'arriver à reconnaître leur foncière fraternité dans le Christ et dans l'esprit évangélique de paix et d'amour.

VII

Dans le même N° de la *Vie intellectuelle*, nous trouvons un article solidement documenté sur **La Situation de l'Eglise en Pologne.** Il est signé Luc Rétel. Comme il est fort long, nous ne pourrons en donner que les lignes principales.

L'Occident a manifesté un certain étonnement de voir à quel point l'Eglise polonaise a trouvé, face au communisme, une position différente de celle de la Hongrie, par exemple. On cite à ce sujet ce que les communistes polonais aiment à appeler l' « accord » du 14 avril 1949, et l'on oublie que les évêques polonais l'ont, plus humblement, appelé « une déclaration commune ». Le parti au pouvoir a embouché la trompette, a fait de cette « déclaration » l'équivalent d'un Concordat et d'un Concordat sans Rome ! A Rome, on ne s'y est pas trompé. Le Saint-Siège seul peut conclure un Concordat. L'épiscopat national d'un pays ne peut que tracer des règles particulières (sous réserve de l'approbation romaine) uniquement relatives aux conditions du moment. Or, il est sûr que l'épiscopat polonais « est en union avec le successeur de Pierre ». Le primat de Pologne, Mgr Wyszynsky, a pu venir à Rome, pour la visite *ad limina*, en avril 1951. On a constaté alors, « l'entente parfaite *sur tous les points* » entre Rome et l'épiscopat polonais.

Le premier point de cet accord peut se résumer dans cette consigne de Pie X aux évêques français :

« Aux biens de l'Eglise préférez toujours le *bien* de l'Eglise. »

L'Eglise polonaise a renoncé aux biens de l'œuvre *Caritas*. Elle s'est réfugiée dans ce que les rapports communistes soulignent avec rage, « les tendances mystiques ». L'évasion a eu lieu « par en haut ». Mais plus l'Eglise se dérobe, *plus elle est présente*. Plus elle est dépouillée, moins elle donne prise. Les évêques polonais veulent bien mourir pour le Christ et son Eglise, mais nullement pour des biens temporels. Le ministre Wolski, qui a conclu « l'accord » de 1949, en appliquant fidèlement les consignes de Moscou, a été disgrâcié pour avoir si bien réussi. Moscou a pris directement en mains le « contrôle » de l'Eglise polonaise, mais ses mandataires ne savent comment s'y prendre pour réduire l'Eglise à l'obéissance communiste. Il a fallu se rendre à l'évidence : l'Eglise spoliée, appauvrie, a vu grandir son prestige, son rayonnement dans la nation.

Alors, Moscou ne voit plus qu'une tactique : celle qu'avait adoptée Jules Ferry, conduit par la maçonnerie en France, en 1880 : *séparer l'Eglise de l'enfant*. Dès 1949, la société T. P. D. — Société des Amis de l'enfant — d'inspiration marxiste et athée créa des écoles où l'on enseignait que Dieu n'existe pas et que Jésus est un mythe. En 1951, T.P.D. avait 380 écoles, avec 160.000 élèves. On obligeait, en même temps, les écoles religieuses à enseigner le marxisme. Les programmes officiels y furent, en effet, suivis à la lettre, mais non dans leur esprit, naturellement. Les communistes n'eurent pas de peine à s'en apercevoir :

« L'atmosphère de l'école catholique, écrivait l'un d'eux, n'est pas propice au matérialisme. On accepte les réformes sociales, mais non pas le matérialisme philosophique. On n'admet pas le principe de la lutte des classes, mais on y prêche l'amour du prochain. Les religieuses font tout ce qu'on leur demande, mais seulement dans la mesure et jusqu'aux limites fixées par les croyances religieuses. »

Et un autre :

« Elles enseignent le marxisme, mais elles ne l'inculquent pas ! »

L'Etat entreprit donc une vaste épuration, si bien qu'au début de 1951, il n'existait plus que 90 écoles religieuses, dont plusieurs encore, ont, depuis, été « épurées ». Les écoles officielles n'avaient cependant pu supprimer entièrement l'enseignement religieux. On s'arrangea pour le rendre pratiquement impossible, en premier lieu en ne réimprimant pas les catéchismes, pour lesquels *on manque de papier*. L'Etat ne refuse pas, on est même poli ! Mais les stocks de papier sont épuisés : on n'y peut rien ! On traqua dès lors les prêtres catéchistes, dans les écoles, comme « promoteurs de guerre », car ils avaient refusé de signer « l'appel de Stockholm ». Aussi l'enseignement religieux à l'école officielle est-il pratiquement nul dès maintenant.

« Rachitique, tronqué, devenu incolore à force de contrôles et d'intimidations incessantes. Tout le programme officiel se ligue contre cette pauvre petite heure par semaine qui doit donner à l'enfant le sens de Dieu. »

Autre infortune : le clergé polonais, décimé par l'occupation nazie — 18,2 % de tués — mal recruté durant des années, est numériquement insuffisant ; en France : catholiques, 35 millions, sur 42 millions d'habitants ; prêtres, 51.000, soit un prêtre pour 686 habitants catholiques. En Pologne, 23.203.851 catholiques sur 23.839.919 habitants ; prêtres, 10.869, soit un prêtre pour 2.134 catholiques. Dans ces conditions, on devrait penser que la situation est désespérée. Il n'en est rien. Le régime de Varsovie ne saurait empêcher « qu'en Pologne il y ait des Polonais ». Ce sont les maîtres laïques eux-mêmes, en dépit des masques officiels, qui sauvent la situation !

« Dans la plupart des écoles polonaises, entre le maître et l'enfant, il y a comme une entente secrète et un pacte clandestin, pour ne point dire, mais laisser deviner ce que l'on croit et ce qui est la vérité ! Il suffit d'une brève incise, d'une simple intonation de voix, d'un silence ou d'un sourire pour que l'enfant sache à quoi s'en tenir !... Dieu a, dans les écoles polonaises, ses « cinquièmes colonnes » que le régime de Varsovie supprimera quand il aura supprimé Dieu !... »

Ce n'est donc pas pour demain. Il y a des « impondérables » dont il faut tenir compte. Apparemment tout va dans le sens du marxisme. L'élève sait sa leçon, il la débite fort bien sur le ton monotone qui convient. Mais des forces invisibles le protègent : la prière de sa maman, la grâce de son baptême, la foi profonde du maître qui « joue » le marxiste comme on joue un rôle, sans y croire.

Tout n'est pas parfait certes dans un tel climat. Nous savons, en France, le danger du « double jeu », et tout ce que perd l'esprit de loyauté, de franchise, dans cette conspiration secrète contre des circonstances insurmontables. Alors, le marxisme a fort bien vu qu'il a un atout formidable : l'ébranlement qui se produit dans l'être de l'enfant, au moment de la puberté : quelle tentation de prendre au sérieux alors, pour céder à la poussée des passions charnelles, une doctrine qui absout le péché d'impureté et qui ne connaît de péché que celui qui va contre « le parti » ! Les écoles « mixtes », les colonies de vacances « mixtes » surtout, aboutissent à une débauche précoce, dont les autorités elles-mêmes commencent à s'inquiéter.

On devine la gravité et l'acharnement d'une lutte secrète d'idées où l'on met en ligne de telles armes empoisonnées. Un fait toutefois reste constant et tous les témoins sont d'accord sur ce point : les églises n'ont jamais été aussi fréquentées.

« C'est ce qui frappe les étrangers qui traversent le rideau de fer ; tous sont d'accord pour dire que le dimanche « les églises craquent littéralement » et que la foule fait queue sur les marches des vestibules. »

Ceux-là même qui, avant la guerre, ne mettaient jamais les pieds à l'église, vont maintenant assidûment à la messe. L'assistance à la messe est devenue un signe muet de patriotisme polonais, de protestation secrète contre l' « occupant », et contre les « collabos ». Voici un dialogue saisi aux abords de la cathédrale de Cracovie :

A. rencontre B., athée notoire :

A. : « Comment ? Tu vas à la messe ? Tu t'es donc converti ? »

B. (en lançant autour de lui un regard furtif, gare aux mouchards) : Pas encore, mais je veux montrer à ces coquins que *nous sommes tous d'accord...* »

Pas de doute, pour personne, en Pologne, l'Eglise, dépouillée, persécutée, traquée, appauvrie, exsangue, représente le dernier bastion de la « résistance ». Le régime de Varsovie, vendu à Moscou, le sait bien. Il regarde la génération adulte comme incurable. Il ne reste que l'enfant. A tout prix, il faut gagner l'enfant, il faut le séparer de ses parents, il faut le tenir surtout pendant les vacances, loin des siens. Il faut l'assiéger, l'obséder, faire appel en lui aux pires instincts de la chair. Telle est la tactique diabolique du communisme. Mais, là encore, les calculs sont déjoués. Il se glisse des « patriotes » et nombreux, dans les rangs des communistes les plus officiels. C'est une immense farce qui se joue et les Polonais, souples de caractère et d'esprit, y sont maîtres.

Le rire est une arme irrésistible, lui aussi : A Varsovie, on a placardé d'immenses affiches : « Trente jours d'amitié polono-soviétique ». Une main inconnue ajoute, en-dessous, en grosses lettres : « *Mais pas un jour de plus !* » Et toute la Pologne répète le bon mot et s'en esclaffe. — Nous voici au meeting communiste : le propagandiste soviétique clame à tue-tête dans le haut-parleur : « Dans le paradis soviétique, on récolte cinq fois par an ! » Mais il débranche alors le haut-parleur, et il ajoute : « Bien sûr ! une fois en Russie, une fois en Pologne, en Roumanie, en Hongrie, en Bulgarie : cela fait cinq ! » Puis, rebranchant, il répète : « La Russie est un vrai paradis, où l'on récolte cinq fois par an ! » — Au congrès de médecine : un assistant déclare : « La Russie possède les plus grands as de la chirurgie ! » Un autre proteste. Le premier reprend alors : « Essayez un peu d'enlever le cerveau à 250 millions de braves gens et qu'après cela ils survivent ! »

Un point sur lequel les Russes se sont totalement fourvoyés est celui des frontières. Ils ont cru que les Polonais seraient satisfaits par l'octroi de terres volées aux Allemands. Quelle erreur ! Ils ne contenteront jamais sur ce point ni les Allemands, ni les Polonais.

« Jamais, au grand jamais, écrit Luc Rétel, aucun Polonais ne renoncera à Lwow, avec son sanctuaire de la Reine de la Pologne, ni à Wilna, siège de Notre-Dame de Ostra Brama. »

Tous les Polonais, certes, se sentent des droits sur les terres de l'Allemagne orientale, où ils redécouvrent chaque jour des vestiges de leur propre passé, mais cela ne les empêche nullement de tenir par-dessus tout aux territoires enlevés par les Russes. Cependant, en Occident, il faut que l'on sache que tout doute exprimé sur les droits des Polonais aux terres récupérées sur les Allemands touche les Polonais au vif de leur âme et risquerait de les rejeter, en cas de guerre, vers la Russie.

En conclusion, disons que « c'est un fait rigoureusement exact : il n'y a plus en Pologne de communistes convaincus. » Le monde ouvrier polonais est aigri par les exigences russes. Aucune des promesses faites n'a été tenue. Les « plans » grandioses ne trompent plus personne. L'ouvrier polonais se sent exploité jusqu'aux dernières limites de ses forces physiques. Les syndicats l'ont trahi, toute grève est interdite, toute résistance est noyée dans le sang. Sur le pays plane le spectre de la famine. Le rationnement a été rétabli. La viande est article de luxe. Dans les milieux officiels communistes, l'arrivisme et la corruption dominent. On joue à la comédie communiste, mais nul ne la prend au sérieux. Les « catholiques progressistes » perdent toute raison d'être. La Pologne a sur les autres satellites de la Russie l'avantage d'une expérience historique ancienne. De 1795 à 1919, ce fut l'occupation russe. Qu'elle soit tsariste ou communiste, cette occupation reste la même pour un Polonais, quelque chose d'insupportable, d'inadmissible, d'inhumain. L'Eglise réfugiée dans « la zone mystique » est pratiquement inaccessible. Le régime ne veut et ne peut compter que sur le temps, mais, jusqu'ici, le facteur « temps » joue à plein contre lui, car le communisme ne cesse de se dégrader en simple exploitation du peuple !

VIII

Ne faut-il pas en dire autant, sinon plus, pour le communisme en Chine. C'est hélas ! pour nos missionnaires, une « rubrique » toujours ouverte. Le martyrologe continue à se remplir. L'Agence *Fides*, toujours si exactement informée, ne cesse de nous fournir des renseignements sur les mauvais traitements infligés aux prêtres de Dieu, et sur l'héroïsme qu'ils déploient, pour l'amour du Christ. Au n° du 5 avril, il nous est dit que Mgr Buddenbrock, archevêque de Lanchow, au Kansou, a été ramené à sa maison, où il est gardé à vue, parce que les communistes craignaient de le voir mourir en prison. Il s'y trouvait depuis Noël dernier. Mais il a 74 ans et sa santé n'a pas résisté aux rigueurs de la détention et aux « jugements publics » auxquels il a été soumis. Sur les 20 archevêques de Chine, 7 seulement sont encore en liberté, mais ne peuvent exercer aucune activité pastorale.

Le 24 mars est arrivé à Hong-Kong, Mgr René Boisguérin, des Missions étrangères de Paris, évêque d'Ipin, au Setchouan. Il était expulsé de Chine, après 14 mois de cellule. Il a subi 50 interrogatoires, dont les plus courts furent de trois heures et le plus long de douze. Le tableau d'accusation contre lui comprenait d'abord 45 articles, mais ils furent ramenés à un seul : l'espionnage au compte du Vatican et des U.S.A. Le tribunal lui ayant

donné le choix entre l'expulsion immédiate et 10 ans de travaux forcés, à la condition qu'il avouât son crime, il répondit, à la stupéfaction des juges : « Je choisis 10 ans de travaux forcés ». Mais les ordres étaient donnés et il fut conduit à la frontière. Le 25 mars, il avait la joie de célébrer la messe, ce qu'il n'avait pu faire depuis treize mois.

Le même jour que Mgr Boisguérin, était arrivé à Hong-Kong Mgr Larrart, lui aussi des Missions étrangères de Paris, et archevêque de Koueiyang au Koueichow, expulsé de Chine après trois mois de résidence surveillée. Dans son diocèse, deux prêtres chinois, les PP. Martin-Joseph Ly et Charles Tcheou, ont été assassinés par les communistes, pour des raisons purement religieuses.

On ne saurait assez dire la profonde impression causée en Chine par la lettre de S. S. Pie XII, du 18 janvier 1952, aux catholiques chinois. On vit de nombreux catholiques fondre en larmes, en s'écriant : « Le Pape connaît nos souffrances et nos efforts ! » Cette seule pensée était pour tous le plus précieux des réconforts !

Au chapitre des actes d'héroïsme, il faudra ajouter une page émouvante entre toutes, en l'honneur du R. P. Robert Juigner, des Missions étrangères de Paris. Après trois mois de détention dans une prison communiste, pour refus de se convertir au communisme, il est arrivé à Hong-Kong, le 16 mars dernier. Il fut contraint de suivre un cours de marxisme, à raison de 4 heures par jour. On ne cessait de lui répéter : « Nous vous garderons jusqu'à ce que vous soyez devenu un bon communiste ! » A quoi, le P. Juigner de répondre simplement : « Vingt ou trente ans, si vous y tenez. Mais vous auriez meilleur compte de m'exécuter tout de suite, car je ne deviendrai jamais communiste ! » Il fut alors enfermé dans une prison utilisée normalement pour 30 prisonniers, mais qui en contenait 80, couverts de vermine et ne disposant, au fort de l'hiver, que d'une couverture pour quatre. Tous les deux jours, interrogatoires de 3 ou 4 heures.

Les communistes eurent alors la barbarie sans nom d'introduire dans la prison un lépreux couvert de pustules. A sa vue, les prisonniers protestèrent et demandèrent aux gardiens de porter ce lépreux au médecin. Il fut emporté, en effet, mais il revint bientôt, les mains liées derrière le dos. Terrifiés par son contact, les 80 détenus s'entassèrent dans un coin de la cellule. Seul, le P. Juigner s'approcha de lui, le consola, lui rendit tous les services possibles, et, le soir venu, se coucha à ses côtés sous la même couverture ! Prisonniers et gardiens, stupéfaits, contemplaient ce spectacle pour eux incompréhensible. Les communistes se virent contraints, pour atténuer l'effet de cet acte de charité et de courage, de faire une conférence aux prisonniers pour expliquer que cette bonté du missionnaire envers le lépreux était « le fruit de l'endoctrinement ». L'épreuve dura trois mois. Un fonctionnaire fit alors comparaître le P. Juigner et lui dit : « Vous avez suivi les cours d'endoctrinement, vous savez donc que vous êtes un grand pécheur, qui a parlé et travaillé contre les communistes chinois. Aussi, devons-nous vous châtier plus sévèrement encore. Nous vous chassons de Chine ! Partez ! » — « J'ai été, pendant dix-huit mois prisonnier des Allemands, répliqua le Père, mais jamais ils ne m'ont traité aussi mal que vous. Et surtout ils ne m'ont jamais demandé de me convertir au nazisme. Vous, au contraire, vous voulez me faire croire de force au communisme ! » Le missionnaire fut alors conduit, sous escorte, à la frontière de Hong-Kong.

Malgré leur volonté arrêtée de ne pas faire de « martyrs », les communistes chinois dépassent parfois les limites qu'ils se sont eux-mêmes fixées.

Le cas de Mgr C. Jarre, archevêque de Tsinan au Shantoung, en est la preuve. Il fut arrêté, il y a huit mois, à Tsinan, sous l'inculpation de « sabotage du Mouvement de l'Eglise réformée ». Jeté en prison sans jugement, il y fut atteint d'une grave pleurésie et, pour éviter sa mort en prison, les communistes le firent transporter à l'hôpital. Il y fut tenu en étroite surveillance, si bien qu'aucun prêtre ne fut autorisé à lui rendre visite et à lui administrer les derniers sacrements. Il eut toutefois, avant de mourir, la consolation de recevoir l'Eucharistie, que lui apporta une religieuse.

Né en 1878, Mgr Jarre était franciscain et il était archevêque depuis 1946. Il fut enseveli avec des ornements rouges, symbole de son martyre. La police communiste de Tsinan fit exhumer son corps, peu après sa mort survenue le 8 mars 1952, afin de le dépouiller de ces ornements qui étaient, pour eux, une sorte d'accusation. Ils prétendirent remplacer ces ornements par l'uniforme des prisonniers politiques, mais devant l'opposition décidée de toute la population catholique, les autorités durent transiger et il fut réenseveli avec des ornements blancs. Tout cela s'était produit par l'intervention de membres de l'Eglise soi-disant « réformée », qui avaient averti les communistes de la signification donnée par les catholiques aux ornements rouges. De fait, une foule immense avait assisté aux funérailles du prélat et les assistants, défilant devant lui, avaient presque tous tenu à garder un souvenir de lui, comme s'il s'agissait d'une relique de martyr.

« Mgr Jarre est tombé pour l'Unité de l'Eglise, déclare l'Agence *Fides* du 12 avril 1952, et beaucoup pensent que sa mort sonne le glas de l'Eglise réformée à Tsinan. Les communistes ont commis une erreur en transgressant la règle fondamentale de leur action en Chine : « Persécutez, mais ne faites pas de martyrs ! »

Mgr Jarre est le second évêque missionnaire qui succombe aux rigueurs des geôles communistes. Le premier était un Scheutiste belge, Mgr Léon de Smedt, évêque de Siouantzé, mort, lui aussi, à l'hôpital, deux jours après sa sortie de prison.

Nous aurions bien d'autres faits à signaler, dans cette persécution chinoise, qu'il nous suffise de faire une brève énumération, d'après l'Agence *Fides*.

Le 13 mars, sont arrivés à Hong-Kong Mgr Pierre Maleddu, préfet apostolique de Hingan, au Shensi, et son vicaire général, P. Bernardin Permuti, tous deux Italiens, expulsés de Chine après cinq mois de mauvais traitements. — Le 29 mars, arrivée à Hong-Kong, déversoir de la Chine communiste, de Mgr Alexandre Derouineau, des Missions étrangères de Paris, accompagné de trois de ses missionnaires. Ils étaient détenus depuis le 18 août 1951, pour opposition à la constitution de l'Eglise « réformée » — ce qui veut dire « schismatique ». — Il semble bien que Mgr Alexandre

Carlo, des Missions étrangères de Paris, évêque de Lanloung, mort quelques semaines après avoir subi un « jugement populaire », ait succombé aux suites des souffrances physiques et surtout morales endurées en cette circonstance. Il avait 74 ans !

Un événement qui a fait le tour de la presse catholique est celui rapporté par l'Agence *Fides* du 15 mars : la délivrance du supérieur de l'orphelinat catholique de Shanghaï, des mains des communistes, par les orphelins eux-mêmes !

Ce supérieur porte un nom illustre, il se nomme le P. Billot et il est le neveu du célèbre théologien. Ce fut un rare spectacle de voir les orphelins se coucher par terre, aux abords de la chambre du père, en éclatant en sanglots, tandis que leurs camarades se battaient avec les policiers, qui voulaient à tout prix procéder à l'arrestation. Des discussions eurent lieu au parloir pendant plus de deux heures, entre les policiers et les communistes d'une part, et un Père chinois et trois orphelins, délégués de leurs camarades, d'autre part. Les policiers alléguaient les ordres reçus. Les orphelins refusaient de céder. Ce fut le P. Billot qui mit fin au conflit en se déclarant prêt à suivre les policiers. Il s'adressa donc aux enfants, les exhorta, les consola, prit quelques objets dans sa chambre et se dirigea vers la porte. Sur son passage, tous les orphelins en larmes se jetaient à genoux, baisaient ses mains, demandaient sa bénédiction. Le Père, tout en s'avançant, mettait sa main sur leurs têtes, comme un chef de famille sur celles de ses enfants ! A la sortie de l'établissement, les plus grands intervinrent pour empêcher qu'on l'emmenât. On crut un instant qu'il ne pourrait partir. Il fut alors interrogé longuement, puis relâché, après un sévère avertissement de se tenir sur ses gardes à l'avenir. Quand il reparut, libre, ce fut une scène indescriptible de joie. La foule, cent fois plus nombreuse qu'à son arrestation, éclatait en cris d'enthousiasme, en vivats. Ce fut un moment inoubliable.

IX

L'Italie et le monde entier ont célébré, le 15 avril dernier, le 500e anniversaire de la naissance de **Léonard de Vinci.** Chose extraordinaire, on peut avancer, sans paradoxe, que ce prodigieux artiste, un des esprits les plus féconds et les plus ingénieux que la terre ait engendrés, n'a été vraiment connu que de nos jours. J'emprunte à l'excellente revue *Orizzonti*, du 9 mars 1952, quelques détails curieux sur les documents qui ont fini par nous révéler l'ampleur de ses curiosités, de ses recherches, de ses inventions. On savait qu'il avait beaucoup écrit, et nous pouvons aujourd'hui chiffrer à cent-vingt le total des manuscrits écrits de sa main.

Malheureusement, ces manuscrits, dispersés par le temps, ont été, en grande partie, égarés, détruits, ou mutilés. Il en reste environ 7.000 feuillets, très difficiles à déchiffrer, car Léonard avait la bizarre habitude d'écrire à l'envers de notre usage occidental, de droite à gauche. Il faut pour les lire se servir d'un miroir, qui en rétablit l'ordre pour nous. De plus, Léonard écrivait rarement les mots en entier, mais il les découpait et parfois il en réunissait les morceaux, par des redoublements de lettres, en voulant écrire comme l'on parle. La ponctuation est aussi très irrégulière. On trouve fréquemment des propositions affirmatives mélangées avec d'autres qui sont dubitatives ou interrogatives, sans que les signes conventionnels dont nous nous servons pour les distinguer soient employés par le Maître. Nous ne possédons aucune œuvre complète, mais seulement des morceaux détachés, des pensées répétées sous diverses formes, avec des modifications et des retouches où se traduit le tumulte d'un cerveau toujours en état d'ébullition, de méditation, de poursuite de la vérité. Parfois aussi, ces idées et des concepts ne sont exprimés que par des esquisses et des dessins, admirablement exécutés, mais sans aucune note explicative.

L'interprétation de ces manuscrits est donc d'une difficulté incroyable. Mais on sait, aujourd'hui, de manière indubitable que, chez Léonard, le savant et le penseur, égalaient l'artiste.

On publia d'abord, en des éditions luxueuses, tous les manuscrits eux-mêmes en « fac-similé ». C'est en France que le travail a débuté. L'Italie a suivi, puis l'Angleterre, chaque pays publiant ce qu'il possédait. On peut considérer actuellement ce genre de publications comme terminé, depuis celle des « *Livres de mécanique* » reconstitués par le savant italien Arthur Uccelli, et édités par Hœpli, en 1942. Pourtant, il aurait été regrettable pour un tel génie que ses œuvres demeurent ensevelies dans ces éditions en « fac-similé » et comme embaumées dans leur « boîte à fiches » pour spécialistes et pour savants. Il s'agissait de tirer, de ces manuscrits désormais reproduits par la photogravure, une vue d'ensemble des conceptions scientifiques de Léonard.

Dès 1797, Venturi avait lu, à la première classe de l'Institut national français des sciences et des arts, quelques fragments qu'il avait déchiffrés, puis traduits. Près d'un siècle devait s'écouler avant que cet exemple fût suivi. Enfin, en 1883, J. P. Richter donna, en deux gros volumes, à Londres, des extraits choisis dans tous les manuscrits d'Angleterre, de France et d'Italie. M. Charles Ravaisson acheva en 1891 la publication des douze manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut de France. Mais le savant qui s'est attaché, avec le plus de persévérance, de patience, et de succès durant sa vie entière, à la résurrection du système de pensée de Vinci, est l'Italien Arthur Uccelli.

Il a laissé, en mourant, une récolte étonnante de restaurations et d'interprétations, aussi complète que possible et c'est là que nous trouvons les principes fondamentaux de statique, de dynamique, de la science des constructions et du mouvement des eaux, tels qu'ils furent découverts et mis au point par Léonard. Au cinquième centenaire de la naissance du grand homme, l'Italie pouvait se glorifier d'avoir reconstitué, en partie tout au moins, le monument considérable dont les pierres étaient jusque-là éparses. Mais le travail est loin d'être achevé. Ce n'est ni un seul homme, ni une seule génération qui pourra venir à bout de faire le tour complet d'une pensée aussi vaste et aussi compréhensive.

On peut dire que les 120 volumes de ses manuscrits contenaient le tête-à-tête du penseur avec la nature durant quarante ans de sa vie. Rappelons que né en 1452, il mourut le 2 mai 1519, à 67 ans.

Son œuvre artistique n'était pour lui qu'un côté de son activité. Il voulait comprendre la nature, en tant qu'œuvre de Dieu. Il avait le sentiment profond qu'on ne sait rien que par l'observation de la nature, mais une observation exacte, précise, « objective », suivie d'un travail de l'esprit, tendant à en saisir le secret, à le traduire en lois scientifiques. Tourmenté par le pressentiment de l'impossibilité pour lui d'achever la tâche qu'il s'était tracée, Léonard a souvent travaillé avec une hâte fébrile et il a consigné, dans ses manuscrits, la foule prodigieuse de ses pensées. Il espérait pouvoir, un jour, mettre de l'ordre dans ses papiers, quand il aurait fini ses recherches, mais la mort le surprit avant l'heure qu'il espérait. Une vie d'homme ne pouvait achever les dialogues de l'esprit humain avec la nature : Dieu y a mis tant de merveilles ! Léonard aurait tout au moins voulu mettre les choses, comme il dit, « en leurs lieux », afin de ne pas encourir le blâme du « lecteur », auquel il s'adresse souvent, pour avoir sauté d'un sujet à l'autre, mêlé des pensées diverses, et jeté sur le papier, dans la même page, des conceptions de mécanique, des idées d'optique, des allégories, des anticipations, des caricatures, des études d'anatomie, « non par négligence, dit-il, mais seulement par manque de temps ». Mais il n'a jamais pu mettre tout cela au net. Nul avant lui n'avait pensé à tant de choses, nul n'avait découvert tant de mystères naturels. Il laissait un héritage tellement vaste qu'il n'est pas encore inventorié.

Quelques traits sont ici à relever : d'abord, son *amour de la solitude*. C'est dans le silence, loin du bruit, loin des conversations vaines, dans la réflexion, la méditation, et nous pourrions dire, la contemplation, que l'esprit pénètre au cœur des œuvres divines. Cela est aussi vrai, ajouterons-nous, dans l'ordre surnaturel que dans l'ordre naturel. Une de ses paroles les plus profondes est au profit de la solitude : « *Quand tu seras seul, tu seras tout à toi !* » Son cœur fut toujours *solitaire*, en ce sens qu'il se porta vers des choses que nul ne voyait, que nul n'agitait, que nul ne cherchait.

En second lieu, Léonard fut *pénétré de respect et d'amour* pour l'œuvre de Dieu, dans la nature. Il ne cessa de la contempler et de vouloir la comprendre. De fait, il fut le premier à saisir la vraie signification des fossiles, en les interprétant comme les restes d'animaux disparus, et dont la trace souvent était empreinte dans les roches. Il vit fort bien que ces roches avaient été formées dans des mers inconnues, et qu'elles en étaient les sédiments.

Il observait le cours des fleuves, le régime des eaux et des pluies. Il eut le soupçon des découvertes prodigieuses que le génie de l'homme pourrait faire, et des engins puissants qu'il pourrait construire. On peut presque dire qu'il a tout prévu, dans le domaine des sciences, et on a été jusqu'à citer des textes de lui qui font pressentir les bombardements atomiques et les explosions formidables auxquelles ils donneraient lieu.

C'est le cas de dire qu' « on ne prête qu'aux riches ! »

X

L'un des objets auxquels Léonard de Vinci s'intéressa le plus, était l'astronomie. Il comprit que là aussi, là surtout, il y avait des mystères que l'avenir éclaircirait. En ce moment, l'astronomie est en pleine transformation, et, pourrait-on dire, en pleine révision des valeurs. Nous avons dit, en de précédentes causeries, que l'on a fait la preuve qu'il existe, épars dans les espaces sidéraux, des quantités incroyables de matière astrale. Au moyen de la radiotéléphonie, on a pu en détecter de si grandes quantités, qu'il faut reviser tous les calculs et toutes les théories, étant donné qu'il n'est pas possible que toute cette matière n'influe pas sur le trajet de la lumière et sur sa couleur apparente pour nous. De ces délicats problèmes, M. René Sudre nous donne un aperçu, dans *La Revue des deux-mondes* du 15 avril, sous ce titre **L'Epreuve d'Andromède.** Nous n'en retiendrons que les idées principales : et en premier lieu ce fait que c'est surtout grâce aux puissants télescopes du Mont Wilson — ouverture 2 m. 50, — et du mont Palomar — ouverture 5 m. — que l'on a pu vérifier certains calculs, et les théories admises jusqu'ici. Mais on ne se sert pas seulement de ces énormes télescopes pour regarder. On s'en sert bien davantage encore pour photographier, ce qui permet ensuite d'étudier à loisir les plaques obtenues, et d'analyser notamment les nébuleuses solubles, c'est-à-dire de les décomposer en étoiles, d'y voir de véritables galaxies comme la nôtre. On a commencé par Andromède, et il y a aujourd'hui environ 150 nébuleuses analysées de la sorte. On estime leur nombre à des centaines de milliards. Donc du travail en perspectives pour les astronomes !

Il a été reconnu que « l'homme n'est plus au centre de son petit univers galactique, mais dans un coin quelconque, tributaire d'une étoile pareille à des myriades d'autres. » — Rappelons ici, en marge, que cela n'empêche nullement que S. Jean de la Croix ait eu raison de dire, avant Pascal, qu'une seule de nos pensées vaut tout l'univers, puisqu'elle embrasse Dieu ! — L'une des plus récentes découvertes astronomiques a été celle qui est sortie de l'application, par Walter Braade, de plaques photographiques nouvelles, rapides et *sensibles au rouge*. Car ces plaques ont fait apparaître d'innombrables points sur le cliché. Aussitôt, le célèbre astronome Edwin Hubble put écrire :

> « C'est la contribution la plus importante de ces dix dernières années à notre connaissance des constituants de l'univers. Elle révolutionne nos idées sur la composition des nébuleuses... »

En effet, on avait coutume de distribuer, depuis près de cinquante ans, les étoiles en trois groupes, suivant leur âge : étoiles *bleues*, très chaudes, très jeunes, — étoiles *jaunes*, comme notre Soleil, de chaleur moyenne, 6.000 à 10.000° environ, — étoiles *rouges*, plus vieilles, plus froides, plus petites, en marche vers l'extinction, vers le stade des étoiles *noires !*

Or, on a la certitude maintenant qu'il existe des étoiles *blanches*, naines, incroyablement denses et chaudes, et des étoiles *rouges supergéantes*, 10.000 fois plus lumineuses que le soleil. De plus, les plaques de Baade ont révélé un très grand nombre de *géantes rouges*, très brillantes, cent fois moins lumineuses que les bleues, mais 40 fois plus que les supergéantes rouges connues auparavant. Mais tout cela a dérouté nos classifications antérieures des étoiles.

« **Quand les exceptions envahissent trop un domaine scientifique, remarque M. Sudre... il faut tout brouiller** pour créer un ordre nouveau et c'est l'œuvre du génie. »

Baade a émis l'hypothèse qu'il existe deux « populations » d'étoiles. La population I serait formée de l'ancienne classification, celle de Russell, étoiles bleues, jaunes et rouges. La population II aurait été semée à travers la population I. Mais les deux populations seraient d'âge très différent. Les géantes bleues de la population I n'auraient pas plus de 100 millions d'années — bien moins vieilles par conséquent que notre terre ! Elles épuisent rapidement leur hydrogène, en des réactions infra-atomiques, qui le transforment en hélium, en dégageant une chaleur et une lumière énormes. Les étoiles géantes rouges de la population II seraient bien plus anciennes, d'évolution plus lente aussi, et elles pourraient avoir 3 milliards d'années, l'âge de notre terre ! Et leur évolution les conduirait au stade jaune de la population I, mais en apparence seulement, car elles auraient une grande réserve d'hydrogène et moins de métaux. Mais ce ne sont là que des hypothèses en cours de vérification.

Venons-en maintenant à la poussière cosmique dont certaines parties de l'espace sont remplies de façon non-uniforme. « Remplies » est du reste une façon de parler, car le vide qu'elles occupent est encore un million de fois plus vide que le plus grand vide que nous sachions produire, à savoir un atome par centimètre cube seulement. Aux distances astronomiques, cela fait tout de même une prodigieuse quantité de matière à traverser pour la lumière. Quelle est l'influence de cette matière ? Elle atténue l'intensité et la fréquence de la vibration lumineuse, ce qui revient à dire qu'elle la fait apparaître *rouge*. On a calculé que tout rayon lumineux traversant 10.000 années lumière, pour venir à nous doit paraître, même venant d'une étoile bleue comme Véga, aussi rouge que l'étoile Aldébaran. Il faudrait donc reviser tous les calculs concernant les étoiles lointaines pour tenir compte de cette absorption.

« Le diamètre de notre galaxie, qui avait été estimé d'abord à 300.000 années lumière, a dû être réduit des deux tiers en conséquence »

On voit l'ampleur des corrections à accomplir. Du reste, cette correction ne sera probablement jamais à son terme : ce qui revient à nous inculquer une grande humilité en face de nos « découvertes » modernes. Elles seront peut-être, en peu de temps, démodées à leur tour. Et comme le dit M. Sudre : « souvent retouchée, la théorie de l'évolution des étoiles devra donc être remise encore en chantier. »

C'est que toutes les nébuleuses sont comme baignées de poussières astronomiques, et pour Andromède, en particulier, ces poussières forment la moitié de sa masse. C'est aussi le cas de notre galaxie. On va donc entreprendre une vaste opération de contrôle, au mont Palomar. Et M. Sudre conclut :

« Il est possible que le télescope du Mont Palomar nous aide à résoudre nombre de problèmes astrophysiques qui nous passionnent. Mais il semble improbable, sans y mettre du nôtre — il veut dire sans doute, sans superposer une métaphysique à la physique — qu'Andromède et les autres galaxies plus ou moins **lointaines puissent nous renseigner sur l'origine et la fin de l'univers !** »

Et c'est ce qu'il y a en effet de plus certain, en tout ce qui précède !

XI

Dans le n° du 5 avril de la revue espagnole *Ecclesia*, Richard Pattee a donné un **Panorama religieux des Etats-Unis** dont les statistiques sont à noter. L'article embrasse la période de 1926 à 1950, soit 25 ans. Dans cet intervalle la population du pays a passé de 118 millions à 156 (mars 1952), soit une augmentation de 32 %. Or, le nombre des adhérents à toutes les Eglises a passé de 53.400.000, en chiffres ronds, à 85.300.000, soit une augmentation d'environ 60 %. Cela revient à dire, qu'en 1926, il n'y avait que 45,5 % de la population américaine qui adhérait à une Eglise, tandis qu'en 1950, le pourcentage approche de 55 %.

Dans ce nombre, ce sont les Eglises protestantes, en leurs 250 à 300 dénominations diverses qui ont le plus augmenté, à savoir de 63,7 %, tandis que les catholiques n'ont augmenté que de 53,9 % et les juifs, de 22,5 %.

Mais il faut interpréter ces chiffres. L'expression de membre adhérent d'une Eglise n'a pas tout à fait le même sens quand il s'agit des protestants et des catholiques. Pour les catholiques, il y a une série de conditions à remplir : assistance à la messe dominicale, devoir pascal, etc. Pour les protestants, l'adhésion est quelque chose de beaucoup plus élastique. Cependant, l'on n'est pas « membre » d'une Eglise protestante aux Etats-Unis, sans faire un acte positif, sans se présenter à cette Eglise, y donner son nom et s'y faire inscrire.

Il est à remarquer que les sectes qui ont le plus gagné en nombre aux Etats-Unis depuis un quart de siècle, sont ce qu'on appelle là-bas « *holiness sects* », c'est-à-dire « les sectes de sainteté », celles où l'enseignement biblique, commun à toutes les sectes protestantes, est accompagné de la plus haute émotivité. Il surgit des « évangélistes », qui se caractérisent par un sentimentalisme débordant, un esprit de repentance, un besoin irréfrénable de confession publique, avec la résolution hautement proclamée de militer désormais parmi les forces du Seigneur. Les conversions s'opèrent, dans ces sectes au milieu des cris, des gémissements, des larmes et dans un jargon prophétique général. La théologie est simpliste, le culte simple, la liturgie nulle.

Exemples : la secte intitulée *Eglise de Dieu en Christ*, fondée au siècle dernier, en Arkansas, a passé en 25 ans de 30.000 à plus de 300.000 membres. Les *Assemblées pentecostales*, fondées en 1897, ont passé de 18.000 adhérents (chiffre donné par *The New Catholic Dictionary*, contre 7.850 donné par notre article) à 50.000, ce qui fait près du triple. Pour une raison différente, les Eglises orientales ont augmenté beaucoup, par suite de l'émigration des orthodoxes fuyant le rideau de fer. L'Eglise orthodoxe grecque ne comptait, en 1926, que 11.500 fidèles, et aujourd'hui un million.

Les deux sectes les plus importantes du pays, parmi les protestants, sont les Méthodistes et les Baptistes, subdivisées en sectes nombreuses, plus ou moins reliées entre elles. Deux des sectes Baptistes ont doublé leurs effectifs en 25 ans, et les

Méthodistes ont passé de 6 à 9 millions. L'augmentation des Juifs vient uniquement de l'immigration. On peut, du reste, en dire autant des catholiques. Leur nombre a passé de 18.605.003, en 1926, à 28.634.878 en 1950. C'est la religion qui, de beaucoup aux Etats-Unis groupe en une seule communion le plus grand nombre de membres. Mais son accroissement vient à la fois des naissances et de l'immigration. Les conversions existent ; leur nombre, cependant, n'a qu'une influence très petite sur le total. D'une part, en effet, on estime à 100.000 par an seulement le nombre des convertis, ce qui ne ferait, en 25 ans, que 2.500.000, et d'autre part, il est possible, probable même, que le nombre des conversions soit balancé par celui des défections dues aux mariages mixtes, à l'absence de formation religieuse au foyer, au divorce entre les parents, ou à d'autres accidents de ce genre. Il n'existe pas de statistique pour ces défections, mais il est permis de supposer que leur nombre ne doit pas être loin d'égaler celui des conversions.

Ce qui distingue surtout le catholicisme du protestantisme, aux Etats-Unis, c'est le caractère dogmatique du premier et l'indifférence croissante du second aux vérités de foi. C'est une chose admise de tous aux U.S.A., que le protestantisme, au point de vue de la doctrine et de l'influence religieuse sur ses adhérents, est en décadence, quoique le nombre de ses adhérents augmente. On donne son nom, mais on en prend de plus en plus à son aise avec la religion professée : imprécision croissante de la foi, adaptation progressive aux exigences de la vie du siècle, abandon de la rigidité de la discipline primitive, tels sont les signes de cette décadence. Le protestantisme n'est plus une force vitale importante aux Etats-Unis. Les églises sont à moitié vides, la propagande pour amener les chrétiens aux services religieux se fait toujours plus spectaculaire, c'est-à-dire vulgaire, et, surtout, le contenu spirituel des services eux-mêmes se rétrécit de plus en plus pour offrir au public un « programme » attrayant. Le protestantisme, de ce chef, a beaucoup perdu de son antique vigueur dans les grandes villes, et dans les milieux ouvriers. Mais il faut noter que dans les petites villes et dans les milieux ruraux, il garde une action et une emprise nullement négligeables. Enfin, on compte toujours 70 millions d'Américains qui n'adhèrent à aucune Eglise, et c'est un fait grave !

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

R. AUBERT, professeur au Grand Séminaire de Malines. — **Le Pontificat de Pie IX (1846-1878).** — Tome XXI de l'« Histoire de l'Eglise » de Fliche-Martin. — In-8 de 510 p., Paris, Bloud et Gay, 1952.

L'auteur de ce volume est connu de nos lecteurs par sa thèse sur *l'Acte de foi* dont l'*Ami* a donné un long compte rendu (1947, p. 385-397). Un tel sujet l'avait préparé à aborder l'histoire du pontificat de Pie IX, qui est, au point de vue de la foi catholique, l'un des plus importants de l'histoire de l'Eglise contemporaine. Les événements historiques y tiennent une place importante : la chute du pouvoir temporel en est le point saillant ; mais les controverses doctrinales et les interventions du magistère y occupent une place prépondérante : la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, le *Syllabus*, le Concile du Vatican surtout en sont les pièces maîtresses. Dans ce volume de 500 pages, M. Aubert a su ordonnancer une matière fort complexe d'une manière parfaite.

Les débuts du pontificat, suscitant l'enthousiasme de ceux qui rêvaient de faire du pape « le chef moral de l'Europe » et le « promoteur de tout le mouvement libéral » on fait bien vite place à la désillusion. C'est bientôt la crise de 1848, la fuite du pape à Gaète, le retour du Saint-Père à Rome, mais avec un régime nouveau qui « portait le cachet du caractère dominateur du cardinal Antonelli ». La crise de 1848 se traduit en France par le renversement de Louis-Philippe et en Europe par des luttes sanglantes. Toutefois les idées de 48 entraînent d'heureux effets pour l'Eglise : en France, le vote de la loi Falloux, en Allemagne une « reconsidération » des rapports de l'Eglise et de l'Etat, aux Pays-Bas et en Angleterre, le rétablissement de la hiérarchie. Toutefois, « tandis que les catholiques français dans leur ensemble se solidarisent avec la réaction bourgeoise en face des revendications populaires qui commencent à se faire entendre, à Mayence les délégués catholiques des régions ouvrières attirent l'attention sur les responsabilités des chrétiens » (p. 60). En Italie, de 1848 à 1870, la situation de l'Eglise devient de plus en plus difficile. La politique de Cavour aboutit à la perte, pour Pie IX, de la plus grande partie de ses états. Rome, toutefois, et la province romaine lui restaient, et le gouvernement français déclarait hautement qu'il ne tolérerait jamais que l'Italie s'en emparât. La question romaine était posée dans toute son acuité.

Si l'Eglise de France, sous le second empire, jouit d'une situation privilégiée, les signes avant-coureurs d'une crise religieuse se font néanmoins sentir ; d'une part, recul des pratiques dans les campagnes, hostilité croissante des milieux ouvriers, goût du luxe et baisse de la natalité dans la bourgeoisie, évolution de la littérature vers le matérialisme, progrès de l'idée laïque et de l'anticléricalisme ; d'autre part, de profondes divisions parmi les catholiques ! Dans les pays germaniques, malgré le concordat autrichien de 1855 et la « dictature » du cardinal Rauscher, l'issue malheureuse de la guerre d'Italie fait envisager une influence prépondérante de la Prusse protestante et un affaiblissement de l'Autriche, officiellement catholique : prélude du Kulturkampf ! A l'épanouissement du catholicisme allemand au lendemain de 1848, avec le grand animateur que fut Ketteler, succède, tant en Allemagne qu'en Autriche, une ère de difficultés et de luttes. Mais ces difficultés et ces luttes sont de l'essence même de la vie de l'Eglise. L'exposé très nuancé et bourré de documents que M. Aubert nous fait de cette vie dans le reste de l'Europe occidentale (Iles Britanniques, Belgique, Pays-Bas et Suisse, Espagne et Portugal, Scandinavie) ; à l'est de l'Europe (Russie, Pologne, Galicie et Transylvanie, Balkan hongrois, Empire ottoman, patriarcats orientaux) ; aux Etats-Unis, au Canada, dans l'Amérique latine, ne laisse aucun doute à ce sujet : le bien ne se réalise que difficilement, malgré les persécutions, l'insuffisance des moyens, la division des catholiques, et, en certaines régions, un clergé qui est loin d'être à la hauteur de sa tâche. Néanmoins la vie catholique sous le pontificat de Pie IX se traduit par un bilan positif : clergé diocésain plus conscient de ses devoirs apostoliques ; développements des ordres et de congrégations, évolution de la piété et de la spiritualité en un sens plus intérieur ; triomphe de la

liturgie romaine et progrès dans l'art sacré sous toutes ses formes, efforts renouvelés en vue de l'union avec l'Orient, conscience plus nette du caractère social du catholicisme. Le dernier chapitre du volume, consacré à ce bilan, est, en somme, — malgré un passif que « l'habile Léon XIII » devra liquider — un tableau réconfortant.

Les ch. VII-XI condensent l'aspect doctrinal du pontificat. C'est d'abord un tableau assez décevant : « l'infériorité intellectuelle à Rome sous Pie IX ». Toutefois cette appréciation sommaire est nuancée par le rappel des noms de certains savants et théologiens. Plus qu'aux dominicains, c'est aux jésuites que revient « le mérite d'avoir... remis en honneur le thomisme authentique ». Dès le début du pontificat, l'encyclique *Qui pluribus* avait sanctionné les condamnations portées sous Grégoire XVI, le traditionnalisme avait été définitivement éliminé (1855), ainsi que l'ontologisme (1861) ; mais cela n'est rien en comparaison du conflit qui surgit « entre la scolastique et la théologie universitaire allemande ». D'un côté, on voulait « mettre à profit les nouvelles méthodes critiques pour réaliser les étapes du progrès de la pensée chrétienne ». Döllinger était le chef incontesté de ce mouvement, que préconisaient les écoles de Tubingue et surtout de Munich. D'autre part, l'école de Mayence voulait mettre « la formation des futurs prêtres et des futurs dirigeants du mouvement catholique... aussi à l'abri que possible des influences dissolvantes du rationalisme moderne ». Un « sectarisme intransigeant » contribua à envenimer le conflit : « Beaucoup d'anciens élèves du Collège romain... soit étroitesse, soit paresse d'esprit, semblaient ignorer le renouvellement de point de vue qu'imposait, en bien des domaines, le progrès des méthodes historiques ; portés à confondre toute position classique avec la Tradition, leur oracle était *La Civiltà cattolica*, dans laquelle ils puisaient un conformisme s'accommodant volontiers des opinions toutes faites » (p. 200). Le premier succès de la réaction scolastique fut la condamnation de Günther ; les mises à l'*Index* se succédèrent ; les dénonciations furent plus nombreuses encore. « Les milieux universitaires catholiques, au nom de la liberté de la science, commencèrent à s'insurger, souvent avec arrogance, contre « un esclavage de la pensée » qui obligeait le théologien ou le philosophe à s'incliner devant une autre autorité que celle de ses pairs, alors qu'un dogme défini n'était pas en jeu » (p. 203). La mise à l'*Index* des ouvrages de Froschammer marque une nouvelle étape dans « les défiances romaines » à l'égard de la science allemande. Döllinger lui-même devint suspect. La tension s'aggravait d'année en année, Döllinger, certes, était l'un des grands responsables de la situation ; mais « l'intransigeance ou l'étroitesse d'esprit de plusieurs défenseurs des tendances romaines contribuèrent notablement à envenimer cette situation déjà délicate... Les *zelanti* romains avaient leur pendant dans ceux que Ritter surnommait les *Zornigen*, les « furieux » (p. 211). Ce « sectarisme » de beaucoup de champions de la néoscolastique eut des conséquences fort dommageables, que M. Aubert énumère...

— Ces constatations, ajouterons-nous, même en admettant qu'elles correspondent pleinement à la réalité historique, ne sauraient cependant pas nous faire oublier l'heureux résultat obtenu : la théologie allemande, la théologie tout court, dégagée de toute compromission avec le semi-rationalisme, l'indifférentisme, le rationalisme, la fausse liberté scientifique, l'indépendance de la raison à l'égard de la foi, de la philosophie à l'égard de la théologie. C'est là aussi un fait historique qu'il aurait été opportun de relever.

Si la théologie faisait en France piètre figure, en Belgique, l'Université de Louvain apportait au clergé une formation scientifique meilleure. L'œuvre des Bollandistes commençait à reprendre une place prépondérante et l'apologétique de Dechamps et de Newman cherchait à s'adapter aux exigences contemporaines.

L'histoire du libéralisme catholique (ch. VIII) est décrite à peu près comme le conflit théologique en Allemagne. D'un côté, c'est l'intransigeance de Veuillot et des jésuites de *la Civiltà :* « hostilité sans nuances contre les principes de 1789 et les institutions modernes »... où l'on retrouve parfois un « esprit partisan et une certaine étroitesse intellectuelle », mais où l'on sent cependant « un zèle alarmé pour la défense des valeurs essentielles du catholicisme, que le mouvement d'idées issu de la Révolution paraissait mettre en danger » (p. 227). En face de cette « intransigeance frisant parfois le fanatisme » les esprits « les plus clairvoyants... s'inquiétaient de voir l'Eglise se solidariser avec un stade de civilisation qui serait bientôt dépassé » et « entrevoyaient les valeurs authentiques et le réel progrès humain que représentait le courant libéral, en dépit de ses excès ». Inutile de reprendre ici l'histoire du libéralisme. La « réaction romaine » à son égard fut l'encyclique *Quanta Cura* et le *Syllabus,* dont le meilleur exposé, estime M. Aubert, est celui de L. Brigué, dans le *D.T.C.* On connaît l'histoire de ce document dont la publication, d'abord retardée, fut comme une réplique au discours de Montalembert à Malines (1863). Cette publication mit fin aux « alternatives d'espoir et d'inquiétudes » de Mgr Dupanloup ; alternatives « dues à l'esprit changeant de Pie IX ». On sait comment le commentaire que l'évêque d'Orléans fit du *Syllabus* calma l'émotion provoquée par le document pontifical. M. Aubert rapporte, l'estimant juste, l'appréciation d'A. de Broglie : « L'encyclique ainsi commentée devenait le document le plus inoffensif et les pointes les plus aiguës étaient toutes émoussées ».

Certes, Pie IX sut gré à Dupanloup d'avoir écarté l'orage ; mais on trouvera dans l'article de M. Brigué plus de nuances et des traits qui compléteront heureusement l'exposé de M. Aubert, notamment en ce qui concerne Mgr Pie et Louis Veuillot.

La condamnation du libéralisme accentua les progrès de l'ultramontanisme (ch. IX). Ces progrès furent systématiquement encouragés par Pie IX. « Un plan s'élabora, auquel les jésuites, devenus très influents à la Curie, ne furent pas sans doute étrangers. Il s'agissait... de profiter de toutes les circonstances pour soutenir ou stimuler, de Rome, les efforts déployés dans les divers pays par les ultramontains en vue de resserrer les liens avec le centre de la chrétienté et de renforcer l'autorité pontificale » (p. 277). La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception peut être envisagée « dans la perspective de l'affirmation de plus en plus énergique des thèses ultramontaines. » C'était même, d'après une confidence prêtée à Mgr Talbot, « une démonstration pratique de l'autorité souveraine de l'Eglise en matière de doctrine et *de l'infaillibilité dont Jésus-Christ a investi son vicaire sur la terre* » (p. 279-280). Considérons le tableau de la Curie romaine vers 1860 : progrès de l'esprit religieux, certes ; mais « recul sur le plan intellectuel, et surtout inquiétante incompréhension à l'égard du monde moderne et des évolutions nécessaires » (p. 281). Se fiant à une déclaration notée par Hyacinthe Loyson et citée par A. Houtin, M. A. estime que le cardinal Gasselini n'exagérait guère en plaçant l'Eglise « à la queue » de la science. Et, « chose plus grave encore, l'étroitesse d'esprit des bien-pensants, des *zelanti,* leur faisait accueillir sans précaution et même encourager les dénonciations qui... tendaient à compromettre tous ceux qui, soit en théologie soit en politique ecclésiastique, n'adoptaient pas le point de vue strictement conformiste qui avait les préférences des milieux romains. Le pontificat de Pie IX n'a certes pas été, comme Dupanloup l'écrivait dans un moment de mauvaise humeur, « le règne et le triomphe de la calomnie », mais la calomnie y a joué un trop grand rôle et la mentalité qui régnait à la Curie y a largement contribué » (p. 281). — Au-dessus de la Curie, le Pape. M. Aubert tente de dégager sa physionomie « avec des garanties suffisantes d'ob-